

LA LÉGION MARCHÉ SUR ROME



PAR SILVAGNI

Extrait de la publication

L'AIR
DU TEMPS

Ayant fait son boulot de pourvoyeur, Carimali allait pas chercher midi à quatorze heures. Alors, comme il avait retrouvé en Italie — et bien content — le demi-toscan qui est un cigare puant et sec qu'il avait regretté souvent étant dans des bleds perdus, il se faisait pas faute d'en fumer un, allongé sous un olivier.

Avec le demi-toscan, Carimali avait retrouvé aussi du vin de par là-bas, puisque — tout en étant Piémontais — il avait fait à ce qu'il disait, son temps pas loin de Naples, à ses vingt ans, en conscrit. C'est un vin de pays, pas travaillé, un rosé à boire frais qui n'a pas de cuisse ni de corsage, mais, montant vite à la tête.

En faisant de la fumée à la pelle-bêche sur la position et, en coltinant des caisses et des caisses de munitions, de ce vin-là, Carimali en avait pris une bonne muflée. Étant pas servant, et, ayant à dégager une fois son boulot fait, il était sous sa plante.

Ça tirait à volonté et ça tombait à volonté, mais le tir n'étant pas le fait du manœuvre sans spécialité qu'il était, Carimali se désintéressait des tireurs, chargeurs et chefs de pièces. Quant à ce qui tombait, passait, sifflait et éclatait, ça ne le concernait pas. Sa conscience lui faisant

aucun reproche, ça ne devait pas le concerner. Il faisait de la présence en première ligne. D'autres qui comme lui tiraient pas, utilisaient le terrain en profondeur, mais, Carimali, voulant s'abriter que du soleil, préférerait se porter sous une plante.

D'y être, sous cet olivier, c'était pas tout à fait son droit puisque son devoir lui commandait de se planquer pour se garder à l'effectif de sa compagnie, mais enfin, vieux légionnaire, Carimali, était bien dans la tradition Légion : bon et mauvais exemple pour les jeunes, aussi, ceux qui tiraient, avaient sitôt qu'ils le pouvaient l'œil sur lui. Et de le voir, là où il se trouvait allongé et prêt à la sieste, ça les rassurait.

C'était le bon mec, Carimali. Maçon de métier et sapeur d'autorité.

Il disait, l'occasion se présentant de le faire, qu'il était natif d'une vallée au-dessus du Lac Majeur et, saisonnier en Suisse, sur Mendrisio.

Il disait aussi, qu'une fois, étant en saison en Suisse, un pote lui dit comme ça que ça changeait un peu pour les Italiens saisonniers à l'étranger. Ou les saisonniers s'inscrivaient au fascio, ou alors, c'était ballon pour le passeport. Pour Carimali, fascio ou pas, de l'idée politique il s'en foutait. Seulement, voilà.

A son village, dans sa vallée, Carimali avait bien châtaigné un homme. Et, cet homme, c'était le secrétaire du fascio du village.

Autant dire que, vues les nouvelles dispositions, pour la saison prochaine, Carimali était baisé.

Ça commençait à le travailler le coup du passeport. Il se voyait astreint à la relégation chez lui, Carimali. Et, pouvant pas éponger chez lui et, en mettant un drôle de

coup, le quart de ce qu'il se faisait avec son métier, en saison étrangère.

Mais, là, un autre pote lui dit qu'en Suisse même, aux Bayards, frontalièrement sur France, un chantier embauchait.

Carimali n'en écoute pas plus et, se disant que son passeport le porterait bien en France où, vue la taille du pays il se maquillerait loin des secrétaires et du fascio facilement, il va aux Bayards.

Du nouveau chantier, comme tout franc couillon de ses copains, au bout de quinze jours de boulot et de passage à la caisse, il s'amène un dimanche à vélo face aux douaniers des Verrières de Joux qui, sachant que ces saisonniers aiment à aller danser et boire le pastis à Pontarlier — bien qu'en Suisse ce soit l'absinthe bleue légitime — le laissent passer.

Selon son plan, une fois à Pontarlier, Carimali fait un billet pour Paris, embarque son vélo dans le fourgon et, arrive là où il voulait.

Prisé comme il est dans la région parisienne le maçon italien, Carimali, traîne pas une seule soirée autour de la gare de Lyon. Embauché immédiatement. Pendant des mois et des années, Carimali travaille aussi bien au carrelage que funéraire, caveaux et compagnie et, juste au moment où son entrepreneur lui dit qu'il allait lui arranger un permis de séjour de travailleur, Carimali voulant épouser une copine, des soi-disant copains italiens l'entraînent à la fusillade du boulevard Mac Donald, au carton sur des fascistes. Comme d'injuste au mot « Spara ! » c'est-à-dire : « Tire ! » Carimali morfle.

Placé sous surveillance à Saint-Antoine, en sortant du coma, le premier mot qu'entend Carimali c'est « Papiers ? »

C'était tout vu.

Les toubibs gardent Carimali tant qu'ils peuvent, l'utilisant à l'hôpital, puis, forcés de l'élargir, avec objectif Légion. Et, à ce qu'il disait, l'archer étant même pas à côté de lui dans le métro, vue l'estime des poulets mêmes pour un combattant anti-fasciste.

Au bout du métro : guichet 2 rue Saint-Dominique, Légion Etrangère.

Juste la taille qu'il avait, Carimali, pour une compagnie de Légion, mais, le coffre se posant un peu là. Alors c'est pour lui Marseille, Oran et bel Abbès, bon légionnaire, bon marcheur, bon tireur, des motifs de batterie et d'ivresse. Bon élément. Roule !

Un peu secret, Carimali, laissant supposer qu'il aimait pas la compagnie des autres. Allant peu aux femmes et, même, pas du tout.

Mais pas de gironds non plus, Carimali. Du vin et, une harmonica de musique à bouche commandée à Paris par une lettre bien torchée du chef-comptable, Carimali étant analphabète en français. Et reçue l'harmonica, avec nom matricule compagnie et tout sur l'étiquette du colis. Une vache d'harmonica avec timbre au-dessus et piston de mineurs. Alors, Carimali, du vin l'harmonica et une bouffarde.

Des fois on le voyait pendant que les autres s'engueulaient, jouaient au paquet, se bastonnaient ou dégueulaient le vin, lui, Carimali, sur le pas de la porte de sa guitoune, picolait au bidon bien tranquille, fumait, jouait un petit air. Puis, il sortait un quart de boule de sa musette, un bout de fromage et, il mangeait proprement au couteau.

Marrant. Carimali c'était le soldat-ouvrier. Sa conscience tranquille, le soir venu, son boulot fait, son vin,

son harmonica, son pain et son fromage, faisait envie, mais sans jalousie, aux autres. C'était pour les autres, sous le soldat, l'homme continuant. Aussi, quand les copains l'entendaient lâchant un rot capable, du fond du sac, ils se marraient et lui faisaient :

« Bouaz-za ! Amdoullah la barre-à-mine ! »

Et ce mot-là, c'était pour Carimali aux autres et, pour les autres à Carimali, comme un salut.

Voilà qui c'était l'homme sous son olivier pendant que ça tirait et ça tombait à volonté.

La position sur laquelle Carimali avait fait de la fumée à la pelle-bêche avant de se porter sous une plante, c'était pas ça. Blé bien haut et pas loin de mûrir, vigne en pergola et bien en feuilles, oliviers alignés sur la vigne. Avec ça, là-haut, un soleil de midi. Un soleil du mois de mai en Italie, à faire venir un potager en deux jours.

« Ici, disaient des hommes, tu vas dérouiller. »

Ils disaient ça parce que, pour l'unité engagée, blé, vigne et oliviers c'est la mort, dans la superstition. Blé, vigne, oliviers voulant dire « Paix », pensant à la paix en guerre, faut que l'injustice joue et la guerre gagne.

Les hommes aux pièces voyaient donc une crête s'élevant raide, fournie en blé. Ils voyaient la vigne bien alignée montant à la crête et la passant et les oliviers dans l'alignement de la vigne. Se tournant un instant, les hommes voyaient Carimali sous son olivier. Après l'olivier à Carimali, ils voyaient une école rurale rose, à toiture fumante. Devant l'école, les hommes voyaient une camionnette manœuvrant, présentant la croix rouge de la porte arrière d'où des hommes amenaient des supports blancs pareils à ceux du beau temps du lavage à chaude-lance, mais les bonbonnes qui suivaient les sup-

ports c'étaient pas celles à permanganate des familles : du sang frais à transfuser.

Pendant ce temps-là, l'usine à feu de la compagnie tournait à plein rendement; pendant ce temps-là, la compagnie recevait à plein rendement sur ses arrières entre position et école rurale.

Pouvant pas s'empêcher de jeter un coup d'œil à ce qui tombait entre position et école, les hommes voyaient vite Carimali fumant son cigare et l'école fumant son toit, en même temps ils voyaient butant, mais passant, sur les coups plus longs, un camion de munitions arrivant maté par le sergent Cuveletti qui, debout sur les caisses, était dans la situation d'un homme faisant un tour à pied sur les crêtes. Vite, pour ne pas perdre du temps en conneries, les hommes se disaient que le sergent allait dérouiller. Ils le plaignaient pas trop mais, ils voyaient un sergent en infraction. Pour eux, les hommes, Carimali n'était pas en infraction, mais le sergent oui. Ils comprenaient bien sûr que le sergent s'étant fait chier en route avec des tirs d'interdiction, voulait livrer au plus près et, matant le camion à coups de gueule, passer à travers les arrivées. Mais d'après les hommes, ce boulot-là était à pas faire. Un coup au but sur le camion et, adieu tout.

Mais peut-être bien que le sergent allait passer, peut-être bien que le camion allait pas recevoir un coup au but. Les obus sautant la crête n'arrivaient plus à volonté, ils se mettaient à chercher plus loin, plus près, au hasard, au-dessus d'eux filaient sur les pièces qui les envoyaient les 155. Clair qu'en face, ils lâchaient.

« Halte au feu » passait pour la compagnie.

Entre la position et l'école, le dernier obus arrivait et en en voulant aux têtes, enlevait celle du sergent, celle

d'un frêne et, celle de Carimali, garnie du demi-toscan qu'il aimait bien.

« Bouaz-za ! » disaient les hommes en voyant les noirs de la compagnie de ramassage installer Carimali et Cuveletti dans du sapin neuf, pendant que la compagnie quittait la position et passait la crête suivant les alignements de vigne, oliviers et frênes, trouvant sitôt la cuvette encore fumante, où, ce qui restait des hommes lui ayant tenu tête, levaient les bras sans regarder personne.

Avançant, la compagnie avait soif. Soif de blanc.

L'idée du blanc venait aux hommes parce que la compagnie contournait une ferme, la dépassait à peine et, posait le matériel.

Dans la ferme y avait personne vu que le fermier et la fermière étaient en bustes, au ras de terre, se montrant sur l'entrée d'un abri de dix mètres de profond en bastins et rondins, toiture de madriers et entrée en chicane pire qu'un Q.G. stratégique.

Regardant les hommes qui les regardaient, le fermier et la fermière se demandaient quelle langue aurait fallu qu'ils parlent pour être à la page des nouveaux venus.

Voyant qu'en italien ils étaient compris par pas mal, le fermier et la fermière montaient un meeting: le fermier avait pas voulu la guerre, il l'avait bien dit à sa femme. Et, elle disait que c'était vrai. Tout ce qu'y avait de plus vrai. Il l'avait dit.

Les hommes disaient qu'ils avaient soif de blanc.

Le fermier disait que, manque de pot, la libération ayant traîné, un fiasco de blanc de prévoyance lui restant, unique, il l'avait sonné au fond de l'abri. Pas une goutte : zéro.

Et c'était malheureux, pourquoi c'était la Légion, alors rien pour la gorge et, quand ça boit pas, la Légion baise tout ce qu'elle voit.

Les hommes remarquaient que le fermier avait pas voulu la guerre. Sur ça ils étaient d'accord, mais, comme ils avaient su qu'étant de Sant Oliva la fermière s'appelait Olivetta, ils remarquaient qu'elle avait pas trente ans et, qu'elle passait assez en buste au ras du sol pour laisser passer une paire de roberts des plus beaux.

Pendant que son mari regrettait le fiasco bu au fond, elle disait rien regardant au ras du sol entre les pieds des hommes sa ferme. Sûr qu'un ou deux auraient pas fait peur à l'Olivetta, même trois, mais tous.

Le fermier, voyant venir, forcé de lever la tête pour causer, louchait en rogne sur ce qui présentait comme cuisses sortant des shorts et, levant aussi un doigt, il se le portait à la tête pour faire voir qu'il se souvenait tout à coup d'un bon truc. Il se souvenait qu'il avait une dame-jeanne de planquée, enterrée. Seulement voilà. Voilà. Planquée, enterrée la dame-jeanne dans la petite pièce de terrain faisant suite au potager, à deux doigts de la murette.

Seulement, voilà, voilà, voilà.

Sur la petite pièce de terrain y avait un destroyer de l'escadron Barberot en plein fonctionnement, et, son canon tirant à tribord, à chaque coup il tassait sous lui, des chenilles, le destroyer, une fois l'une une fois l'autre. Et la dame-jeanne, disait le fermier, juste en dessous.

Une dame-jeanne.

« Rouge ? demandait un.

— Non, du blanc, du blanc d'ici, disait le fermier.

— Comment qu'il est le vin d'ici ? demandait un autre.

— Sec.

— Sec, dis donc », disaient les hommes.

Ils voulaient savoir, les hommes, comment qu'il faisait le fermier pour se repérer.

— Du blé, disait le fermier. Du blé hors saison ça fait de l'herbe et poussant vite. Va-t'en voir. L'Allemand voyait que de l'herbe...

Un canon tirant au-dessus et en dessous une dame-jeanne de blanc sec.

Toujours regardant au ras du sol sa ferme, l'Olivetta disait :

— Ils vont pas avancer. Dommage, c'est du blanc d'ici...

— Feu ! disait le chef de pièce.

— Ça tient combien une dame-jeanne ? disait un.

— Quinze litres, disait le fermier. Et forcément, c'est en verre, alors...

— Feu ! disait le chef de pièce.

— Merde ! Ils s'en vont toujours pas les marins, disait un autre.

— Alors on baise ?... se rencardaient les hommes.

— Mais, ils vont s'en aller », disaient ceux qui pensaient moins à baiser qu'à boire.

Boum, boum, pendant ce temps-là. Et, en dessous, quinze litres de blanc sec de la ferme de Sant Oliva. Un trou de deux mètres juste sous le destroyer. Deux mètres de terre, c'est pas un canon qui va les tasser. Mais c'est lourd quand même.

— Pas d'enfants qu'ils disent, disait un homme. C'est elle qu'a le sang pas assez fort...

— Que tu dis ! répondait un. C'est lui. Tu vois pas que c'est un couilles molles voulant pas la guerre. Inapte. Lessivé.

— Figure-toi que c'est à lui qu'ils ont demandé s'il fallait la faire ou pas la guerre, disait un autre.

Mais, un, calé, expliquait : « Pour voir, elle voit, t'en fais pas pour elle. Mais, c'est pas une raison. T'en as qui ont le chibre bien calibré et tout et crachant, tu permets ! Mais ça rencontre pas, ça c'est vu, et, lui, en fout une autre en cloque. Quant à elle, changeant de monte, elle y est d'office, aussi sec...

— Et avec ça, t'en as qui d'un coup de serviette, monsieur, aux Vieilles Masures, c'est chez moi, disait Spatz, c'est arrivé comme ça : le père tire un coup, la mère s'essuie bien proprement à la serviette, après, la fille va pour pisser et pisse et s'essuie aussi pourquoi c'étaient des gens aimant la propreté. Bon. Ni une ni deux : la fille est en cloque du père, dis donc !!

— Houlà ! Laisse-moi dormir avec ta serviette, disait un. Et comment que le père l'avais mise sa fille ! !

— C'est ce qu'on dit après, disait un autre. Une fois arrondie la même, quand c'est du père ou du frangin !

— Mais la dame-jeanne ? disait Spatz.

Le fermier, comprenait un peu, mais pas tout à fait, ces copains parlant de planter, et l'Olivetta aussi comprenait.

De temps en temps, quand ça tombait pas loin de la ferme, le fermier et la fermière piquaient une tête au fond du trou pour remonter d'office. « Ça va être à vous, disait le fermier, sitôt qu'ils allongent le tir. »

C'est que tout en n'ayant pas voulu la guerre, le croquant, en connaissait un bout.

Mais, il se trompait le fermier, il savait pas que ces hommes-là, ils en venaient du tas. C'est pourquoi ils voulaient du blanc.

Sur ces entrefaites, les fusiliers-marins tiraient toujours.

C'est là que Torrès-el-Féo s'étant assis au bord de l'abri, passait une quille entre fermier et fermière, l'autre sur le flanc de la femme et, il la mettait à table, les nichons sur ses cuisses.

Le fermier aimait pas être touché par une chaussure sûrement sale et il disait : « Une femme mariée, quand même... »

L'Olivetta pointait ses mains au bord du trou et tirait. Torrès donnait du mou, laissait partir un peu, puis la ramenait au plus près, la femme, lui tambourinant les fesses aux talons.

Elle, c'était pas tellement qu'elle craignait, pourquoi elle voyait qu'elle était avec des hommes du genre libérateur et tout, mais, c'était, juste sous le nez, l'odeur de l'Espagnol.

— Espagnol et comment, disait Torrès en chiant dans le lait des Italiens et de leurs morts passés au tamis : Espagnol, dis donc, tu connais Guadalajara ?

Elle connaissait pas Guadalajara, l'Olivetta.

— Tu parles que tu connais, faisait un à Torrès.

— Qui moi ? !! disait Torrès : Carabinero, amigo !!
Moi !!

— Carabinero ? !! Aouah !!! disait un homme :
Carabinero où ? !!

— Teruel ! El Ebro !! Balaguer !! Moi ! Torrès !

— Une femme mariée, disait le fermier.

— Mariée ou pas mariée. Guadalajara. Hombre. Dans le cul, disait Torrès.

Le fermier n'avait pas voulu non plus celle-là de guerre. Aucune il avait voulu. Ni avant, ni après. Jamais.

Mais Torrès, il chiait dans le lait des parents du fer-

mier et dans celui de la grande pute de sa mère. Guadalajara, dans le cul jusqu'à la racine.

— C'est du blanc sec, disait Spatz.

Et, là, l'Olivetta arrachait un grand coup, partait en arrière, glissait de la banquette du rebord de l'abri, partait au fond. Torrès, cramponné après elle, la descendait mollo mollo entre ses cuisses en flexion des bras et descendait avec. Une fois au fond elle y avait droit.

Mais, coup de pot du fermier :

« Ils s'en vont !! »

Les Bretons remballaient, mettaient la pièce position de route, embrayaient, passaient une haie, partaient en broutant la piste.

Torrès en voulait pas de la tabatière. Préférait du blanc. Il courait comme les copains sur les talons du fermier qui, une bêche ramassée, fonçait sur l'emplacement de tir du destroy.

« Doucement ! » faisaient les copains au fermier qui bêchait comme un lion.

La dame-jeanne était là, intacte. Elle pissait du blanc frais par gamelles.

Pendant ce temps-là, l'Olivetta était rentrée chez elle à la ferme. Elle ouvrait et fermait des portes, travaillait les crémones, faisait sauter les bouts de carreaux pris dans les châssis des fenêtres, attrapait un balai, éjectait des boisseaux de boîtes de conserves vides, des étuis, des chaussettes, des casques, des paquets de pansements, des manches d'outils. Aïe donc !

En sirotant, les hommes la regardaient faire.

Elle branchait un tuyau, ouvrait une vanne. Au jet et à la pelle.

Raclant, grattant partout, elle foutait la guerre à la porte de chez elle, l'Olivetta.

Le fermier la regardait faire aussi et faisait : « Oui » de la tête.

Elle essayait si la porte fermait, elle rectifiait au grattoir le seuil. Et là, elle la fermait. Un tour de clé, deux tours de clé.

Elle rouvrait la porte, l'Olivetta, elle fusillait d'un regard son cocu de mari et, sans rien dire, hop ! elle lui fermait la porte au nez, donnait deux tours de clé et, bonsoir.

Les hommes sirotaient.

Parlant pour lui, Torrès disait :

« J'aurais dû la casser...

— La casser ? !! Poh, poh, poh !! disait le Rouquin, cuisinier comme de juste : C'est vite dit la casser. Tu vois bien que tu es légionnaire et que c'est le vin et pas la moule !! Roule ! Sirote ! Mon vieux, la craquette a du bon, mais que celle des putains, ou sans ça la fillette. Moi j'aime pas la moule qui est l'outil des familles, comprends-tu ? La moule comme ça c'est la pisse et la tisane et c'est réglo la vie... La moule, la crêche... Moi, c'est le marabout me bottant ou à la saharienne et c'est qui est chouette. Me cause pas d'une crêche. Légionnaire, légionnaire... Et, tiens, tu le vois le fermier ? Il est barré. T'en fais pas. Entré par des voies détournées, rentré quand même. Double tour. Pagnoté. Et, elle lui pète sur les roustons à cette heure-ci !! C'est la vie. Pas pour toi, tu es légionnaire, va pas me dire que tu en voudrais d'une moule comme ça !!!

— Cause pour toi hé ballot ! Cause pour toi hé con !! lui disait Mercibeaucoup : Cause pour toi !! —

Mais, vrai, c'était pour personne qu'il causait le Rouquin. Avec lui c'était des raisons pas comme les autres,

vu qu'il était cuisinier et, avait touché un réchaud de campagne amerloque à gaz d'essence.

Un réchaud grand et carré, toujours le trou d'évent bouché. Et, il râlait le Rouquin, regrettant les réchauds anglais. Mais, il lui aurait fallu de l'eau de mer pour le mélange mazout eau salée. Il en avait bien amené un baril d'eau de mer, plus le mazout, plus le réchaud : *On his Majesty service*. Total il avait tout foutu en l'air. Quand ses copains le voyaient commençant à pomper sur le réchaud amerloque, ils se fendaient la pipe.

Drôle de planque pour le Rouquin.

Il faisait un trou, il installait son putain de réchaud à la pression, et là, juste une flammèche, et, le tout sifflant, prêt à lui sauter à la gueule. Fallait qu'il sorte du trou. Dehors, d'office, ça sifflait plus qu'au fond du trou et ça tombait. Avec ça la soupe se faisant toujours pas et engueulé de partout, le Rouquin. Voilà la planque.

Et, Spatz, Torrès, Mercibeaucoup et les autres, voyaient bien pourquoi le Rouquin n'aimait pas la moule à l'Olivetta.

C'était baisé pour le Rouquin d'aller faire chauffer les beans chez l'Olivetta. Fallait qu'il y aille au réchaud pendant que ses copains sirotaient.

Le soir tombait, un soir comme tous les soirs, au moment où d'un côté comme de l'autre les hommes mangent et boivent. Forcé.

Le calme. Plus d'autre bruit que de radios causant en clair ou en morse, le dernier moment d'avant le silence-radio. Les hommes écoutaient les radios et la guitare d'un du bataillon du Pacifique jouant par là.

Ils voulaient y aller vite à essayer de dormir un peu les hommes. Ils savaient ce qui allait se passer un couple d'heures après le silence-radio, d'office.

Un guetteur s'affolant, un gradé venu voir balançant deux grenades, la mitraille appuyant, les mortiers envoyant des pigeons, les canons d'infanterie tapant, les antichars giclant, l'artillerie cognant. Puis, terre-départ-passage-arrivée des pièces lourdes de l'arrière, puis le va bon train d'un observateur venant se rendre compte, puis, les moteurs et les chenilles d'en face, quittant une position, venant à la position de tir et, soufflant coup sur coup, gerbant partout, allumant tout.

Et, en attendant tout ça, les uns voulaient y aller vite pour dormir, mais d'autres causaient.

— Alors, tu as été voir le ministre de l'Intérieur.

— Ministre ? ! ! Où ça ? Ministre. Terrassier de mon métier, moi.

— Mais tu as été le voir quand même le ministre.

— Aouah ! Laisse-moi dormir ! Ministre. Je te dis que c'est la logeuse qui me fait : M'sieu Ainriche, c'est Jules, donc, qui est passé. Le Jules-flic, le mari à Mame Labour qui est au douze au-dessus du débit Passeur. Passé en passant et disant comme ça qu'il faut que vous alliez au commissaire...

— Et c'est là que tu as été voir le ministre.

— Tu me fais chier, tiens, avec ton ministre... »

Et ils en faisaient aussi chier des autres qui voulaient dormir ces deux-là. Mais, ça c'est l'homme. Sitôt « cessez le feu » en route, l'homme, dans ses souvenirs. De manière que, entre les hommes couchés autour de la ferme à l'Olivetta, quelqu'un amenait un commissariat de police du Nord avec son factionnaire sur le pas de la porte, avec les cyclos qui rentrent, avec ceux qui font la belote, avec celui qui écrit et dit à un qui sera légionnaire : « Quoi donc ? ! ! Fais voir un peu tes papiers ! ! »





LA LÉGION MARCHE SUR ROME

Par une matinée d'avril 1944, voiturés comme touristes, les légionnaires de la 13^e demi-brigade de la Première Division Française Libre, l'œil émerillonné, lisent une pancarte clouée sur une barrière plantée dans l'olivaie de Santa Maria di Mortola au sud-ouest de Cassino.

« C.E.F. » dit la pancarte — Corps Expéditionnaire Français — « Défense de passer ».

Cette barrière de l'olivaie de Santa Maria di Mortola, c'est celle du verger italien allant par le Garigliano, Sant'Apollinare, Ponte-corvo et Tivoli, aux jardins de Rome ville ouverte.

Les pancartes, les légionnaires aiment bien ça, à commencer par celle inoubliable, lue dans ce réfectoire de Sidi-bel-Abbès où ils sont passés tous et où, dans une gaieté de cage à lions affamés, ils ont pu lire : « Légionnaires! Vous êtes ici pour mourir et je vous envoie où l'on meurt!! »

Mais, pas d'attitudes romantiques chez les légionnaires. Si l'on va où l'on meurt — tout le monde y va d'ailleurs, question de temps, de lieu et de manière — on va d'abord où l'on vit en légionnaire, c'est-à-dire en combattant pour honorer une signature.

Le 11 mai 1944, à 23 heures, quinze cents canons tonnent ensemble : c'est la nuit de Cassino. Des Républicains espagnols, des « fuorusciti » italiens, des apatrides d'Europe centrale, attaquent et passent : la Légion marche sur Rome.

S'ils ne se racontaient pas, les légionnaires ne seraient pas des légionnaires. Silvagni — légionnaire, bien sûr — a révélé dans *La peau des Mercenaires*, leur langage étrange, effarant, cruel ; et marchant avec eux sur Rome où il est né, il les entend parler une fois encore, il les voit vivre et mourir en légionnaires...

nrf

PRIX :

